

# LA FÊTE A RENDEUX-HAUT AVANT

1914



"...Le samedi ou le dimanche, les familles qui avaient quitté le village revenaient. Il ne fallait pas leur écrire pour les inviter car ils connaissaient la date de la fête. Le plus souvent ils revenaient de Liège où ils travaillaient aux fabriques.

En débarquant du train à Melreux, ils prenaient le vieux tram qui les amenaient jusqu'à la buvette de Polyte Gillet à Rendeux-Haut. Les forains étaient déjà installés, nombreux; bien plus que maintenant. Les petits forains avaient de petites baraques et des jeux simples mais des forains plus importants s'installaient aussi. Ils étaient venus la semaine, les roulettes tirées par leurs chevaux. Certains se faisaient tracter par le cheval d'un fermier rencontré à la fête précédente; d'autres encore tiraient leurs charrettes. Eux, c'était vraiment des petits "baraquis".

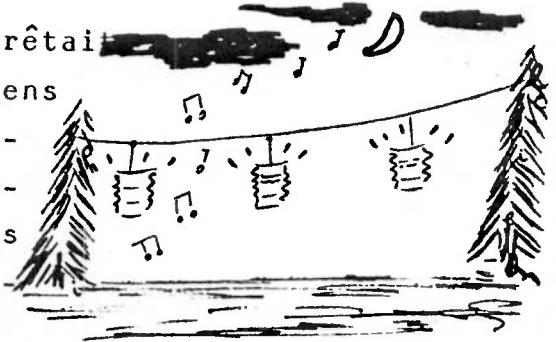
Le samedi, veille de la fête, les gamins rendaient visite aux forains. Ils allaient voir "leurs parents", disaient-ils, et d'une année à l'autre on se reconnaissait. Ils mangeaient les hérissons et avaient dressé des chiens pour les dénicher. J'en ai mangé plusieurs fois, c'était très bon.

Et le dimanche, après la messe, la fête s'ouvrait. On ne faisait pas de procession, ni de messe spéciale. Mais le lundi à la messe pour les défunts, toutes les familles étaient présentes. Il y avait un monde fou. Souvent le curé n'aimait pas les bals mais on dansait quand même...

Et manger? Ah, ces repas de fête! Il existait déjà un boucher ou l'autre mais les gens tuaient eux-mêmes pour la fête. Tout le monde savait tuer le cochon, le découper...Parfois plusieurs familles s'associaient pour tuer une bonne bête qui avait pâture pour la circonstance. Avec le bouilli et une poule bien grasse

Les soirs, les jeunes dansaient. On installait la guinguette près de la maison Eloy. Elle appartenait à la jeunesse qui l'avait construite. On la remisait chez Félicien Lhermitte (Lucien Leruth). En somme, c'était un plancher surélevé et pas couvert. Seule une bâche protégeait les musiciens: Désiré Liégeois et son fils qui jouaient l'accordéon. Parfois Taes, un cordonnier de Chéoux, et Catot de Lignièrès venaient jouer du violon. Avec Catot, on riait souvent beaucoup. C'était de la belle musique et pourtant "ils n'avaient pas appris les notes". On dansait le quadrille des lanciers...quelle belle danse! Après une danse ou deux, on tournait l'assemblée pour récolter des sous et payer les joueurs.

Mais s'il pleuvait, sans abri? On s'arrêtait sûrement de danser mais je ne me souviens pas qu'il aît plu à la fête de Rendeux-Haut. Il faisait bien frais car il commençait à geler, mais on ne dansait pas jusqu'à trois heures du matin. Aux quatre coins du plancher on plantait des sapins garnis de guirlandes et tout autour les jeunes montaient une palissade de branches de sapins. En travers de notre guinguette, nous suspendions des lampes vénitiennes. C'était bien coloré mais elles éclairaient peu. Le châtelain, Dawance il me semble, ouvrait parfois le bal...



Le mardi, le troisième jour de la fête (on ne faisait jamais le samedi), on "tchesseu l'vêheu" (chasser le putois). Nous allions dans toutes les maisons sauf là où il y avait des deuils qui étaient longs et respectés. Un homme plus âgé portait le drapeau; on vidait des gouttes: un sou la petite et deux la grande. Pour se désaltérer nous avions le soda ou la bière fabriquée à Hotton et qu'on nous livrait, par cheval, en tonneaux de 50 litres. Elle ne saoulait pas; pour cela nous avions le péket...On emportait aussi de grands paniers pour y placer les morceaux de tartes qu'on nous donnait. Je ne sais plus très bien ce que nous en faisons; on ramassait une fameuse "chique". Probable qu'on en mangeait; que nous en donnions aussi à ceux qui n'en avait pas...

Tout le monde faisait la fête. Tu comprends bien, on n'avait que cela dans l'année et nous y pensions longtemps à l'avance. Ce n'est plus pareil maintenant: c'est la fête tous les dimanches. Et ce qui a fait beaucoup de tort, c'est cela; et l'index d'Edgard pointe la T.V...."

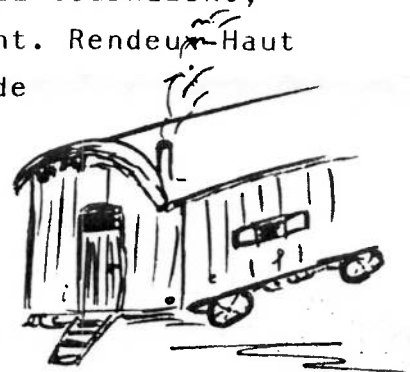
Propos recueillis chez Edgard WERY, né en 1902 à Rendeux-Haut.  
Nous l'en remercions.

les femmes faisaient un bouillon "qui se regardait tellement il avait des yeux". Puis on nous servait des "cwenne di gate". Chaque famille en plantait et les réservait pour la fête ou une autre grande occasion. C'était de bonnes pommes de terre, mais à ce temps-là, elles étaient toutes bonnes. Du chou rouge bien gras accompagnait. Un dessert? Je ne me souviens pas bien, mais nous avions des fruits, des poires délicieuses, et ces tartes... Des grandes tartes aux bioques (prunes), aux pommes, au riz qu'on cuisait dans les fours à bois que chaque famille possédait. Qu'elles étaient bonnes...normal puisque les oeufs, la farine...tout était sain.

De nos parents nous recevions souvent un franc pour faire la fête. Quelquefois la famille, parrain ou marraine, ajoutait quelques sous.

Des jeux, des carrousels, des roulottes, des petites boutiques s'étaient installés depuis chez Audry jusque chez Martin où se trouvait le jeu de quilles. Pas de danger avec les autos puisqu'il n'y avait qu'une voiture au village: au château. Je me souviens du vélodrome et ses beaux vélos argentés: il avançait quand nous pédalions. Des balançoires; des chevaux de bois qui tournaient, tirés par un vrai cheval. On n'avait pas le courant. Rendeux-Haut et Ronzon l'ont eu en 1917, fourni par le moulin de Bardonwez qui appartenait à Mr Depré. Et encore, c'était seulement pour s'éclairer. (NDLR: nous y reviendrons).

Pour mesurer leur force, les jeunes gens frappaient une plaque avec un lourd maillet. Elle articulait une pièce qui s'élevait et déclenchait un pétard annonciateur d'une force certaine. Au jeu de faïences, on pouvait gagner de beaux lots. On lançait un disque qui tournait et une plume s'arrêtait sur un numéro. A un même jeu, on gagnait des noix et des noisettes, mais pas des ordinaires, des grosses.



Les petits forains avaient des jeux plus simples: le jeu de boîtes qu'on abattait avec une balle de loques remplie de sciure. Au tir on cassait des pipes, à condition de tomber sur une bonne carabine. Un sou les cinq plombs pour gagner, le plus souvent, des belles fleurs en papier ou en plumes. Nous les accrochions à nos vêtements et étions tout décorés. La musique, on la faisait avec des orgues de barbarie. On trouvait aussi, le long de la fête, des petites boutiques de bonbons, des marchands de nougats.